

Simone de Beauvoir

Le deuxième  
sexe  
II

VesalBookshop.com

*L'expérience vécue*

Gallimard

Quel malheur que d'être femme ! et pourtant le pire malheur quand on est femme est au fond de ne pas comprendre que c'en est un.

KIERKEGAARD

À moitié victimes, à moitié complices, comme tout le monde.

J.-P. SARTRE

## INTRODUCTION

Les femmes d'aujourd'hui sont en train de détrôner le mythe de la féminité ; elles commencent à affirmer concrètement leur indépendance ; mais ce n'est pas sans peine qu'elles réussissent à vivre intégralement leur condition d'être humain. Élevées par des femmes, au sein d'un monde féminin, leur destinée normale est le mariage, qui les subordonne encore pratiquement à l'homme ; le prestige viril est bien loin de s'être effacé : il repose encore sur de solides bases économiques et sociales. Il est donc nécessaire d'étudier avec soin le destin traditionnel de la femme. Comment la femme fait-elle l'apprentissage de sa condition, comment l'éprouve-t-elle, dans quel univers se trouve-t-elle enfermée, quelles évasions lui sont permises, voilà ce que je chercherai à décrire. Alors seulement nous pourrons comprendre quels problèmes se posent aux femmes qui, héritant d'un lourd passé, s'efforcent de forger un avenir nouveau. Quand j'emploie les mots « femme » ou « féminin » je ne me réfère évidemment à aucun archétype, à aucune immuable essence ; après la plupart de mes affirmations il faut sous-entendre « dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs ». Il ne s'agit pas ici d'énoncer des vérités éternelles mais de décrire le fond commun sur lequel s'enlève toute existence féminine singulière.

*Première partie*

FORMATION

**VesalBookshop.com**

## CHAPITRE PREMIER

### *Enfance*

VesalBookshop.com

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils

appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs ; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain ; dans la mesure où déjà leur sensibilité s'objective, elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse, élastique qui suscite les désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs ; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse ; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant ; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires ; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

Le monde n'est d'abord présent au nouveau-né que sous la figure de sensations immanentes ; il est encore noyé au sein du Tout comme au temps où il habitait les ténèbres d'un ventre ; qu'il soit élevé au sein ou au biberon, il est investi par la chaleur d'une chair maternelle. Peu à peu il apprend à

percevoir les objets comme distincts de lui : il se distingue d'eux ; en même temps, d'une façon plus ou moins brutale, il est détaché du corps nourricier ; parfois il réagit à cette séparation par une crise violente<sup>1</sup> ; en tout cas, c'est vers le moment où elle se consomme – vers l'âge de six mois environ – qu'il commence à manifester dans des mimiques, qui deviennent par la suite de véritables parades, le désir de séduire autrui. Certes, cette attitude n'est pas définie par un choix réfléchi ; mais il n'est pas besoin de *penser* une situation pour *l'exister*. D'une manière immédiate le nourrisson vit le drame originel de tout existant qui est le drame de son rapport à l'Autre. C'est dans l'angoisse que l'homme éprouve son délaissement. Fuyant sa liberté, sa subjectivité, il voudrait se perdre au sein du Tout : c'est là l'origine de ses rêveries cosmiques et panthéistiques, de son désir d'oubli, de sommeil, d'extase, de mort. Il ne parvient jamais à abolir son moi séparé : du moins souhaite-t-il atteindre la solidité de l'en-soi, être pétrifié en chose ; c'est singulièrement lorsqu'il est figé par le regard d'autrui qu'il s'apparaît comme un être. C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter les conduites de l'enfant : sous une forme charnelle, il découvre la finitude, la solitude, le délaissement dans un monde étranger ; il essaie de compenser cette catastrophe en aliénant son existence dans une image dont autrui fondera la réalité et la valeur. Il semble que ce soit à partir du moment où il saisit son reflet dans les glaces – moment qui coïncide avec celui du sevrage – qu'il commence à affirmer son identité<sup>2</sup> : son moi se confond avec ce reflet si bien qu'il ne se forme qu'en s'aliénant. Que le miroir proprement dit joue un rôle plus ou moins considérable, il est certain que l'enfant commence vers six mois à comprendre les mimiques de ses parents et à se saisir sous leur regard comme un objet. Il est déjà un sujet autonome qui se

transcende vers le monde : mais c'est seulement sous une figure aliénée qu'il se rencontrera lui-même.

Lorsque l'enfant grandit, il lutte de deux façons contre le délaissement originel. Il essaie de nier la séparation : il se blottit dans les bras de sa mère, il recherche sa chaleur vivante, il réclame ses caresses. Et il essaie de se faire justifier par le suffrage d'autrui. Les adultes lui apparaissent comme des dieux : ils ont le pouvoir de lui conférer l'être. Il éprouve la magie du regard qui le métamorphose tantôt en un délicieux petit ange, tantôt en monstre. Ces deux modes de défense ne s'excluent pas : au contraire ils se complètent et se pénètrent. Quand la séduction réussit, le sentiment de justification trouve une confirmation charnelle dans les baisers et les caresses reçus : c'est une même heureuse passivité que l'enfant connaît dans le giron de sa mère et sous ses yeux bienveillants. Il n'y a pas pendant les trois ou quatre premières années de différence entre l'attitude des filles et celle des garçons : ils tentent tous de perpétuer l'heureux état qui a précédé le sevrage ; chez ceux-ci autant que celles-là on rencontre des conduites de séduction et de parade : ils sont aussi désireux que leurs sœurs de plaire, de provoquer des sourires, de se faire admirer.

Il est plus satisfaisant de nier le déchirement que de le surmonter, plus radical d'être perdu au cœur du Tout que de se faire pétrifier par la conscience d'autrui : la fusion charnelle crée une aliénation plus profonde que toute démission sous le regard d'autrui. La séduction, la parade représentent un stade plus complexe, moins facile, que le simple abandon dans les bras maternels. La magie du regard adulte est capricieuse ; l'enfant prétend être invisible, ses parents entrent dans le jeu, ils le cherchent à tâtons, ils rient et puis brusquement ils déclarent : « Tu nous ennues, tu n'es pas invisible du tout. » Une phrase de l'enfant a amusé, il la répète : cette fois, on



hausse les épaules. Dans ce monde aussi incertain, aussi imprévisible que l'univers de Kafka, on trébuche à chaque pas<sup>3</sup>. C'est pourquoi tant d'enfants ont peur de grandir ; ils se désespèrent si leurs parents cessent de les prendre sur leurs genoux, de les admettre dans leur lit : à travers la frustration physique ils éprouvent de plus en plus cruellement le délaissement dont l'être humain ne prend jamais conscience qu'avec angoisse.

C'est ici que les petites filles vont d'abord apparaître comme privilégiées. Un second sevrage, moins brutal, plus lent que le premier, soustrait le corps de la mère aux étreintes de l'enfant ; mais c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses ; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux ; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries : des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. Au petit garçon, au contraire, on va interdire même la coquetterie ; ses manœuvres de séduction, ses comédies agacent. « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas », lui dit-on. On veut qu'il soit « un petit homme » ; c'est en s'affranchissant des adultes qu'il obtiendra leur suffrage. Il plaira en ne paraissant pas chercher à plaire.

Beaucoup de garçons, effrayés de la dure indépendance à laquelle on les condamne, souhaitent alors être des filles ; au temps où on les habillait d'abord comme elles, c'est souvent avec des larmes qu'ils abandonnaient la robe pour le pantalon, qu'ils voyaient couper leurs boucles. Certains choisissent obstinément la féminité, ce qui est une des manières de

s'orienter vers l'homosexualité : « Je souhaitai passionnément d'être fille et je poussai l'inconscience de la grandeur d'être homme jusqu'à prétendre pisser assis », raconte Maurice Sachs<sup>4</sup>. Cependant si le garçon apparaît d'abord comme moins favorisé que ses sœurs, c'est qu'on a sur lui de plus grands desseins. Les exigences auxquelles on le soumet impliquent immédiatement une valorisation. Dans ses souvenirs, Maurras raconte qu'il était jaloux d'un cadet que sa mère et sa grand-mère cajolaient : son père le saisit par la main et l'emmena hors de la chambre : « Nous sommes des hommes ; laissons ces femmes », lui dit-il. On persuade l'enfant que c'est à cause de la supériorité des garçons qu'il leur est demandé davantage ; pour l'encourager dans le chemin difficile qui est le sien, on lui insuffle l'orgueil de sa virilité ; cette notion abstraite revêt pour lui une figure concrète : elle s'incarne dans le pénis ; ce n'est pas spontanément qu'il éprouve de la fierté à l'égard de son petit sexe indolent ; mais il la ressent à travers l'attitude de son entourage. Mères et nourrices perpétuent la tradition qui assimile le phallus et l'idée de mâle ; qu'elles en reconnaissent le prestige dans la gratitude amoureuse ou dans la soumission, ou que ce soit pour elles une revanche de le rencontrer chez le nourrisson sous une forme humiliée, elles traitent le pénis enfantin avec une complaisance singulière. Rabelais nous rapporte les jeux et les propos des nourrices de Gargantua<sup>5</sup> ; l'histoire a retenu ceux des nourrices de Louis XIII. Des femmes moins effrontées donnent cependant un nom d'amitié au sexe du petit garçon, elles lui en parlent comme d'une petite personne qui est à la fois lui-même et autre que lui-même ; elles en font, selon le mot déjà cité, « un *alter ego* d'habitude plus rusé, plus intelligent et plus adroit que l'individu<sup>6</sup> ». Anatomiquement, le pénis est tout à fait apte à remplir ce rôle ; détaché du corps, il apparaît comme un petit jouet naturel, une

sorte de poupée. On valorisera donc l'enfant en valorisant son double. Un père me racontait qu'un de ses fils à l'âge de trois ans urinait encore assis ; entouré de sœurs et de cousines, c'était un enfant timide et triste ; un jour son père l'emmena avec lui aux W.-C. en lui disant : « Je vais te montrer comment font les hommes. » Désormais l'enfant, tout fier d'uriner debout, méprisa les filles « qui pissent par un trou » ; son dédain venait originellement non du fait qu'il leur manquait un organe, mais de ce qu'elles n'avaient pas été comme lui distinguées et initiées par le père. Ainsi, bien loin que le pénis se découvre comme un privilège immédiat d'où le garçon tirerait un sentiment de supériorité, sa valorisation apparaît au contraire comme une compensation – inventée par les adultes et ardemment acceptée par l'enfant – aux duretés du dernier sevrage : par là, il est défendu contre le regret de ne plus être un nourrisson, de ne pas être une fille. Par la suite il incarnera dans son sexe sa transcendance et sa souveraineté orgueilleuse<sup>7</sup>.

Le sort de la fillette est très différent. Mères et nourrices n'ont pas pour ses parties génitales de révérence ni de tendresse ; elles n'attirent pas son attention sur cet organe secret, dont on ne voit que l'enveloppe et qui ne se laisse pas empoigner ; en un sens, elle n'a pas de sexe. Elle n'éprouve pas cette absence comme un manque ; son corps est évidemment pour elle une plénitude ; mais elle se trouve située dans le monde d'une autre manière que le garçon ; et un ensemble de facteurs peut transformer à ses yeux cette différence en une infériorité.

Il y a peu de questions plus discutées par les psychanalystes que le fameux « complexe de castration » féminin. La plupart admettent aujourd'hui que l'envie d'un pénis se présente selon les cas de manières très diverses<sup>8</sup>. D'abord, il y a beaucoup de

fillettes qui ignorent jusqu'à un âge avancé l'anatomie masculine. L'enfant accepte naturellement qu'il y ait des hommes et des femmes comme il y a un soleil et une lune : il croit en des essences contenues dans des mots et sa curiosité n'est pas d'abord analytique. Pour beaucoup d'autres, ce petit morceau de chair qui pend entre les jambes des garçons est insignifiant ou même dérisoire ; c'est une singularité qui se confond avec celle des vêtements, de la coiffure ; souvent c'est sur un petit frère nouveau-né qu'elle se découvre et « quand la petite fille est très jeune, dit H. Deutsch, elle n'est pas impressionnée par le pénis de son petit frère » ; elle cite l'exemple d'une fillette de dix-huit mois qui resta absolument indifférente à la découverte du pénis et ne lui donna de valeur que beaucoup plus tard, en rapport avec ses préoccupations personnelles. Il arrive même que le pénis soit considéré comme une anomalie : c'est une excroissance, une chose vague qui pend comme les loupes, les tétines, les verrues ; elle peut inspirer du dégoût. Enfin, le fait est qu'il y a de nombreux cas où la fillette s'intéresse au pénis d'un frère ou d'un camarade ; mais cela ne signifie pas qu'elle en éprouve une jalousie proprement sexuelle et encore moins qu'elle se sente profondément atteinte par l'absence de cet organe ; elle désire se l'approprier comme elle désire s'approprier tout objet ; mais ce désir peut demeurer superficiel.

Il est certain que les fonctions excrétoires et singulièrement les fonctions urinaires intéressent passionnément les enfants : uriner au lit est souvent une protestation contre la préférence marquée par les parents à un autre enfant. Il y a des pays où les hommes urinent assis et il arrive que les femmes urinent debout : c'est l'usage entre autres chez beaucoup de paysannes ; mais, dans la société occidentale contemporaine, les mœurs veulent généralement qu'elles s'accroupissent tandis

que la station debout est réservée aux mâles. Cette différence est pour la fillette la différenciation sexuelle la plus frappante. Pour uriner, elle doit s'accroupir, se dénuder et partant se cacher : c'est une servitude honteuse et inconfortable. La honte s'accroît dans les cas fréquents où elle souffre d'émissions urinaires involontaires, au cas de crise de fou rire, par exemple ; le contrôle est moins sûr chez elle que chez les garçons. Chez ceux-ci, la fonction urinaire apparaît comme un jeu libre qui a l'attrait de tous les jeux dans lesquels la liberté s'exerce ; le pénis se laisse manipuler, à travers lui on peut agir, ce qui est un des profonds intérêts de l'enfant. Une petite fille voyant uriner un garçon déclara avec admiration : « Comme c'est commode<sup>9</sup> ! » Le jet peut être dirigé à volonté, l'urine lancée au loin : le garçon en tire un sentiment d'omnipotence. Freud a parlé de « l'ambition brûlante des anciens diurétiques » ; Stekel a discuté avec bon sens cette formule, mais il est vrai que comme le dit Karen Horney<sup>10</sup> « des fantasmes d'omnipotence surtout d'un caractère sadique sont souvent associés au jet mâle d'urine » ; ces fantasmes qui survivent chez certains hommes<sup>11</sup> sont importants chez l'enfant. Abraham parle du « grand plaisir que les femmes éprouvent à arroser le jardin avec un tuyau » ; je crois, en accord avec les théories de Sartre et de Bachelard<sup>12</sup>, que ce n'est pas nécessairement<sup>13</sup> l'assimilation du tuyau au pénis qui est source de ce plaisir ; tout jet d'eau apparaît comme un miracle, un défi à la pesanteur : le diriger, le gouverner, c'est remporter sur les lois naturelles une petite victoire ; en tout cas il y a là pour le petit garçon un amusement quotidien qui est interdit à ses sœurs. Il permet en outre, à la campagne surtout, d'établir à travers le jet urinaire quantité de rapports avec les choses : eau, terre, mousse, neige, etc. Il y a des petites filles qui, pour connaître ces expériences,

se couchent sur le dos et tentent de faire gicler l'urine « vers le haut » ou qui s'exercent à uriner debout. D'après Karen Horney, elles envieraient aussi au garçon la possibilité d'exhibition qui lui est accordée. « Une malade s'exclama subitement, après avoir vu dans la rue un homme qui urinait : "Si je pouvais demander un cadeau à la Providence, ce serait de pouvoir une seule fois dans ma vie uriner comme un homme" », rapporte Karen Horney. Il semble aux fillettes que le garçon, ayant le droit de toucher son pénis, peut s'en servir comme d'un jouet tandis que leurs organes à elles sont tabous. Que cet ensemble de facteurs rende désirable à beaucoup d'entre elles la possession d'un sexe mâle, c'est un fait dont quantité d'enquêtes et de confidences recueillies par les psychiatres font foi. Havelock Ellis<sup>14</sup> cite ces paroles d'un sujet qu'il désigne sous le nom de Zénia : « Le bruit d'un jet d'eau, surtout sortant d'un long tuyau d'arrosage, a toujours été très excitant pour moi en me rappelant le bruit du jet d'urine observé pendant l'enfance chez mon frère et même chez d'autres personnes. » Une autre, Mme R. S., raconte qu'étant enfant elle aimait infiniment tenir entre ses mains le pénis d'un petit camarade ; un jour on lui confia un tuyau d'arrosage : « Il me sembla délicieux de tenir cela comme si je tenais un pénis. » Elle insiste sur le fait que le pénis n'avait pour elle aucun sens sexuel ; elle en connaissait seulement l'usage urinaire. Le cas le plus intéressant est celui de Florrie recueilli par Havelock Ellis<sup>15</sup> et dont Stekel a repris plus tard l'analyse. J'en donne donc un compte rendu détaillé :

Il s'agit d'une femme très intelligente, artiste, active, biologiquement normale et non invertie. Elle raconte que la fonction urinaire a tenu un grand rôle dans son enfance ; elle jouait avec ses frères à des jeux urinaires et ils se mouillaient les mains sans aucun dégoût. « Mes premières conceptions de

la supériorité des mâles furent en relation avec les organes urinaires. J'en voulais à la nature de m'avoir privée d'un organe aussi commode et aussi décoratif. Aucune théière privée de son bec ne se sentit aussi misérable. Personne n'eut besoin de m'insuffler la théorie de la prédominance et de la supériorité masculines. J'en avais une preuve constante sous les yeux. » Elle-même prenait un grand plaisir à uriner dans la campagne. « Rien ne lui semblait comparable au bruit enchanteur du jet sur des feuilles mortes dans un coin de forêt et elle en observait l'absorption. Mais ce qui la fascinait le plus, c'était d'uriner dans l'eau. » C'est un plaisir auquel beaucoup de petits garçons sont sensibles et il y a toute une imagerie puérile et vulgaire qui montre des garçonnetts en train d'uriner dans des étangs ou des ruisseaux. Florrie se plaint que la forme de ses pantalons l'empêchât de se livrer aux expériences qu'elle aurait voulu tenter ; souvent, au cours de promenades dans la campagne, il lui arrivait de se retenir le plus longtemps possible et brusquement de se soulager debout. « Je me rappelle parfaitement la sensation étrange et défendue de ce plaisir et aussi mon étonnement que le jet pût sortir quand j'étais debout. » À son avis, la forme des vêtements enfantins a beaucoup d'importance dans la psychologie de la femme en général. « Ce ne fut pas seulement pour moi une source d'ennui d'avoir à défaire mes pantalons puis de me baisser pour ne pas les souiller devant, mais le pan de derrière qui doit être ramené et qui met les fesses à nu explique pourquoi, chez tant de femmes, la pudeur est placée derrière et non pas devant. La première distinction sexuelle qui s'imposa à moi, en fait, la grande différence, fut que les garçons urinent debout et les filles accroupies. C'est probablement ainsi que mes sentiments de pudeur les plus anciens ont été associés à mes fesses plutôt qu'à mon pubis. » Toutes ces impressions ont pris chez Florrie

une extrême importance parce que son père la fouettait souvent jusqu'au sang et qu'une gouvernante l'avait un jour fessée afin de la faire uriner ; elle était hantée de rêves et de fantasmes masochistes où elle se voyait fouettée par une institutrice sous les yeux de toute l'école et urinant alors contre sa volonté, « idée qui me procurait une sensation de plaisir vraiment curieuse ». Il lui arriva à quinze ans, pressée par un besoin urgent, d'uriner debout dans une rue déserte. « En analysant mes sensations, je pense que la plus importante était la honte d'être debout et la longueur du trajet que le jet devait faire entre moi et la terre. C'est cette distance qui faisait de cette affaire quelque chose d'important et de risible, même si les vêtements le cachaient. Dans l'attitude ordinaire, il y avait un élément d'intimité. Étant enfant, même grande, le jet n'aurait pu faire un long trajet ; mais à quinze ans j'étais de taille élevée et cela me causa de la honte de penser à la longueur du trajet. Je suis sûre que les dames dont j'ai parlé<sup>46</sup>, qui se sauvèrent effrayées de l'urinoir moderne de Portsmouth, ont regardé comme très indécent pour une femme de se tenir debout les jambes écartées, de relever ses jupes et de faire un si long jet au dessous d'elle. » Elle recommença à vingt ans et souvent par la suite cette expérience ; elle éprouvait un mélange de honte et de volupté à l'idée qu'elle pouvait être surprise et qu'elle serait incapable de s'arrêter. « Le jet semblait sortir de moi sans mon consentement et *pourtant me causait plus de plaisir que si je l'avais fait partir de mon plein gré*<sup>47</sup>. Cette sensation curieuse qu'il est tiré hors de vous par quelque pouvoir invisible qui a décidé que vous le feriez est un plaisir exclusivement féminin et un charme subtil. Il y a un charme aigu à sentir le torrent sortir de vous par une volonté plus puissante que vous-même. » Par la suite, Florrie



développa un érotisme flagellatoire mélangé toujours à des obsessions urinaires.

Ce cas est très intéressant parce qu'il met en lumière plusieurs éléments de l'expérience infantile. Mais ce sont évidemment des circonstances singulières qui leur confèrent une importance si énorme. Pour des petites filles normalement élevées, le privilège urinaire du garçon est chose trop secondaire pour engendrer directement un sentiment d'infériorité. Les psychanalystes qui supposent après Freud que la simple découverte du pénis suffirait à engendrer un traumatisme méconnaissent profondément la mentalité infantile ; celle-ci est beaucoup moins rationnelle qu'ils ne semblent le supposer, elle ne pose pas des catégories tranchées et n'est pas gênée par la contradiction. Quand la toute petite fille voyant un pénis déclare : « J'en ai eu aussi » ou « J'en aurai aussi », ou même « J'en ai un aussi », ce n'est pas une défense de mauvaise foi ; la présence et l'absence ne s'excluent pas ; l'enfant – comme le prouvent ses dessins – croit beaucoup moins à ce qu'il *voit* avec ses yeux qu'aux *types* signifiants qu'il a fixés une fois pour toutes : il dessine souvent sans regarder et en tout cas il ne trouve dans ses perceptions que ce qu'il y met. Saussure<sup>18</sup> qui insiste justement sur ce point cite cette observation très importante de Luquet : « Une fois un tracé reconnu fautif, il est comme inexistant, l'enfant *ne le voit littéralement* plus, hypnotisé en quelque sorte par le tracé nouveau qui le remplace, pas plus qu'il ne tient compte des lignes qui peuvent se trouver accidentellement sur son papier. » L'anatomie masculine constitue une forme forte qui souvent s'impose à la fillette ; et *littéralement elle ne voit plus*

son propre corps. Saussure cite l'exemple d'une petite fille de quatre ans qui essayant d'uriner comme un garçon entre les barreaux d'une barrière disait qu'elle voulait « un petit chose long qui coule ». Elle affirmait en même temps posséder un pénis et n'en pas posséder, ce qui s'accorde avec la pensée par « participation » que Piaget a décrite chez les enfants. La fillette pense volontiers que tous les enfants naissent avec un pénis mais qu'ensuite les parents coupent certains d'entre eux pour en faire des filles ; cette idée satisfait l'artificialisme de l'enfant qui, divinisant ses parents, « les conçoit comme la cause de tout ce qu'il possède », dit Piaget ; il ne voit pas d'abord dans la castration une punition. Pour qu'elle prenne le caractère d'une frustration, il faut que déjà la petite fille soit pour une raison quelconque mécontente de sa situation ; comme H. Deutsch le fait justement remarquer, un événement extérieur tel que la vue d'un pénis ne saurait commander un développement interne : « La vue de l'organe mâle peut avoir un effet traumatique, dit-elle, mais seulement à condition qu'une chaîne d'expériences antérieures propres à créer cet effet l'ait précédée. » Si la petite fille se sent impuissante à assouvir ses désirs de masturbation ou d'exhibition, si ses parents répriment son onanisme, si elle a l'impression d'être moins aimée, moins estimée que ses frères, alors elle projettera sur l'organe mâle son insatisfaction. « La découverte faite par la petite fille de la différence anatomique avec le garçon est une confirmation d'un besoin qu'elle a antérieurement ressenti, sa rationalisation pour ainsi dire<sup>19</sup>. » Et Adler a insisté justement sur le fait que c'est la valorisation effectuée par les parents et l'entourage qui donne au garçon le prestige dont le pénis devient l'explication et le symbole aux yeux de la petite fille. On considère son frère comme supérieur ; lui-même s'enorgueillit de sa virilité ; alors elle l'envie et se sent frustrée.

Parfois elle en a de la rancune à l'égard de sa mère, plus rarement à l'égard de son père ; ou bien elle s'accuse elle-même de s'être mutilée, ou elle se console en pensant que le pénis est caché dans son corps et qu'un jour il sortira.

Il est certain que l'absence de pénis jouera dans la destinée de la fillette un rôle important, même si elle n'en envie pas sérieusement la possession. Le grand privilège que le garçon en tire c'est que, doué d'un organe qui se laisse voir et saisir, il peut au moins partiellement s'y aliéner. Le mystère de son corps, ses menaces, il les projette hors de lui, ce qui lui permet de les tenir à distance : certes, il se sent en danger dans son pénis, il redoute la castration, mais c'est une peur plus facile à dominer que la crainte diffuse éprouvée par la petite fille à l'égard de ses « intérieurs », crainte qui souvent se perpétuera pendant toute sa vie de femme. Elle a un extrême souci de tout ce qui se passe au-dedans d'elle, elle est dès le départ beaucoup plus opaque à ses propres yeux, plus profondément investie par le trouble mystère de la vie, que le mâle. Du fait qu'il a un *alter ego* dans lequel il se reconnaît, le petit garçon peut hardiment assumer sa subjectivité ; l'objet même dans lequel il s'aliène devient un symbole d'autonomie, de transcendance, de puissance il mesure la longueur de son pénis ; il compare avec ses camarades celle du jet urinaire ; plus tard, l'érection, l'éjaculation seront sources de satisfaction et de défi. La petite fille cependant ne peut s'incarner dans aucune partie d'elle-même. En compensation on lui met entre les mains, afin qu'il remplisse auprès d'elle le rôle d'*alter ego*, un objet étranger : une poupée. Il faut noter qu'on appelle aussi « poupée » ce bandage dont on enveloppe un doigt blessé : un doigt habillé, séparé, est regardé avec amusement et une sorte de fierté, l'enfant ébauche à son propos le processus d'aliénation. Mais c'est une figurine à face humaine – ou à

défaut un épi de maïs, voire un morceau de bois – qui remplacera de la manière la plus satisfaisante ce double, ce jouet naturel, qu'est le pénis.

La grande différence c'est que, d'une part, la poupée représente le corps dans sa totalité et que, d'autre part, elle est une chose passive. Par là, la fillette sera encouragée à s'aliéner dans sa personne tout entière et à considérer celle-ci comme un donné inerte. Tandis que le garçon se recherche dans le pénis en tant que sujet autonome, la fillette dorlote sa poupée et la pare comme elle rêve d'être parée et dorlotée ; inversement, elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée<sup>20</sup>. À travers compliments et gronderies, à travers les images et les mots, elle découvre le sens des mots « jolie » et « laide » ; elle sait bientôt que pour plaire il faut être « jolie comme une image » ; elle cherche à ressembler à une image, elle se déguise, elle se regarde dans les glaces, elle se compare aux princesses et aux fées des contes. Un exemple frappant de cette coquetterie infantile nous est fourni par Marie Bashkirtseff. Ce n'est certainement pas un hasard si, tardivement sevrée – elle avait trois ans et demi –, elle éprouva si fortement vers l'âge de quatre à cinq ans le besoin de se faire admirer, d'exister pour autrui : le choc a dû être violent chez une enfant plus mûre et elle a dû chercher avec plus de passion à surmonter la séparation infligée. « À cinq ans, écrit-elle dans son journal, je m'habillais avec des dentelles à maman, des fleurs dans les cheveux et j'allais danser au salon. J'étais la grande danseuse Petipa et toute la maison était là à *me regarder...* »

Ce narcissisme apparaît si précocement chez la fillette, il jouera dans sa vie de femme un rôle si primordial qu'on le considère volontiers comme émanant d'un mystérieux instinct féminin. Mais nous venons de voir qu'en vérité ce n'est pas un